

XYZ. La revue de la nouvelle

La sorcière

Suzanne Paré



Number 62, Summer 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4199ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, S. (2000). La sorcière. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 42–46.

La sorcière

Suzanne Paré

L'histoire bégaie. Les médias l'appellent « la Sorcière ». Les policiers la traquent. Pourtant, personne ne peut l'identifier formellement. Les hommes qu'elle a séduits ne sont plus là pour l'accuser. Dans sa chambre d'hôtel, Silfride prépare le poison dont elle a trouvé la recette dans un livre hérité de sa grand-mère.

Le jour de son vingt-cinquième anniversaire, l'aïeule raconta à sa petite-fille les péripéties de la vie de leur lointaine ancêtre Eugénie. Cette dernière vécut au quinzième siècle et voua sa vie à l'étude des plantes. Ses talents de guérisseuse et ses connaissances de l'alchimie dépassaient largement ceux de ses contemporains. On lui attribuait des pouvoirs surnaturels et on l'affublait du surnom de Sorcière. D'un caractère affable et d'une beauté remarquable, les hommes se détournèrent de leur chemin pour la visiter. Aucun cependant ne put la convaincre de convoler. Les femmes, jalouses, la fuyaient. Un de ses amants, frustré dans son désir de la posséder, l'accusa de sorcellerie. Personne ne s'étonna d'une telle dénonciation. On la jugea et la condamna à mourir brûlée vive un soir de pleine lune de l'an 1448. Eugénie n'avait que vingt-six ans. Tout au long de sa courte vie, elle avait heureusement pris soin de consigner ses découvertes et son savoir sur de nombreux parchemins. Sa sœur Alexandra, anéantie par l'horrible sort réservé à celle dont elle avait partagé la vie, les retrouva et les cacha. Avant de mourir, elle confia les précieux documents à sa fille, lui demandant de contribuer à la transmission de cette science qu'elle ne comprenait pas, mais qu'elle souhaitait immortaliser. Par ce geste répété, Eugénie vivrait au-delà des siècles. C'est ainsi que, de génération en génération, le manuscrit arriva jusqu'à Marika, la grand-mère de Silfride. Devant l'importance des révélations qu'elle y décryptait, cette femme exceptionnelle s'imposa la lourde tâche de les traduire en langage moderne et les colligea dans un bouquin qu'elle intitula *Pouvoirs secrets des*

plantes et archimagic. Dans la préface, elle narra les avatars de la vie de son ancêtre et sa mort atroce. Quand sa fille chérie perdit la vie dans un accident de voiture, l'aïeule recueillit sa gamine, alors âgée de cinq ans. Vingt ans plus tard, Marika, solennellement, confia à Silfride ces inestimables enseignements et lui parla de l'implacable destin de ces femmes d'hier et d'aujourd'hui, sacrifiées à la soif de pouvoir des hommes.

La nuit suivante, Silfride rêva que des flammes frôlaient son corps et qu'elle hurlait d'épouvante. Elle vit l'effroi dans son propre regard et, dans un cri ultime, s'entendit maudire les hommes capables d'aussi inimaginables infamies. Elle se réveilla en sueur, l'âme torturée. Une odeur de brûlé flottait dans l'air. Elle entendit une voix murmurer : *Ma sœur, ma sœur, délivre-nous du mal!* L'esprit profondément troublé, la jeune femme fut persuadée que la voix lui confiait une mission vengeresse. Elle n'eut de hâte que d'accomplir sa destinée.

Ce soir, Silfride attend sa prochaine victime. Il se nomme Albéric. Tout est en place. Le rideau peut se lever pour une cinquième représentation.

Elle a repéré sa proie le matin même. Un client s'impatientait devant le comptoir de la réception de l'hôtel, morigénant une employée qui ne cessait de s'excuser bien inutilement. Il puait la suffisance, la richesse et le pouvoir. Il personnifiait l'inextinguible soif de domination de certains hommes. Elle écouta sa diatribe et conclut que la source du problème reposait surtout sur l'attitude et l'humeur du belliqueux. Il lui suffirait de détourner son attention vers une plus alléchante perspective. Véritable chasseresse à l'affût, elle s'avança vers lui. Les hommes ne résistent pas à l'éclat langoureux du regard qu'elle pose sur eux. Un mélange de sensualité animale et de mystère. Quand elle s'approche, son parfum les envoûte. Ils savent reconnaître l'odeur du rut. Amener cet homme à solliciter un rendez-vous fut pour elle un exercice enfantin.

Comme chaque fois, il la rejoindra à sa chambre vers dix-neuf heures. Elle lui offrira un apéritif et le conduira sur la terrasse. Elle l'interrogera sur sa vie, ses succès, ses projets. Elle

saura si bien le flatter qu'il se croira le maître de l'univers. Les hommes sont si fats, si faciles à manipuler ! Ne soupçonnant rien de l'arlequinade, il s'imaginera qu'elle se meurt de désir pour lui. Du Grand Art.

Un peu plus tard, Silfride guidera le condamné vers la chambre à coucher. Là encore, elle dirigera les opérations. Pour l'affaiblir, elle lui offrira le spectacle d'un effeuillage lascif. Puis elle lui enlèvera ses vêtements un à un, tout en caressant doucement son corps, avec ses mains d'abord, avec sa langue ensuite. Elle fouillera chaque repli, cherchera le point sensible et l'aiguïsera jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une verge tendue vers l'assouvissement. Quelques gouttes d'impatience s'échapperont de son membre, qu'elle sucera avidement. Son désir, devenu insoutenable, le camblera vers elle. Il sera subjugué. Elle prolongera l'attente en multipliant les caresses. Montée sur lui, elle saisira son sexe et l'engouffrera profondément en elle. Elle maîtrise parfaitement l'art de roucouler opportunément. Il la croira perdue, ensorcelée, prête à éclater. Elle saura « jouir » au même moment que lui.

L'apothéose consommée, la jeune femme quittera son amant quelques minutes pour aller ouvrir la bouteille de champagne laissée sur la glace. Elle saisira une flûte et versera le grand cru. Quelques gouttes de ciguë s'y dilueront parfaitement. Ils trinqueront au plaisir et il avalera l'élixir vénéneux. D'un œil habitué, elle le regardera se débattre... jusqu'à l'évanouissement fatal. Silfride se servira de nouveau et portera un toast à Némésis. Elle savourera les bulles fraîches à la mémoire d'Eugénie la Sorcière et de toutes leurs sœurs communes, ces femmes de tous les temps, mortes pour avoir voulu s'affranchir du joug des hommes.

Comme chaque fois, l'impérieux besoin de nettoyer son corps de l'ignoble déjection et de l'odeur avilissante la mènera sous la douche. Rafrâichie, elle se maquillera avec soin. Une perruque, des lunettes et un nouveau vêtement compléteront la métamorphose. Elle glissera des gants sur ses mains et fouillera les vêtements d'Albéric, pour y enlever toute pièce d'identité. Elle prendra le temps d'effacer ses empreintes dans la pièce. Puis, sans le moindre remords, elle fermera la porte, se dirigera sans

hâte vers la sortie de l'hôtel et rejoindra la foule. Elle hélera un taxi et se dirigera vers l'aéroport. Demain, elle sera déjà ailleurs.

Les journaux rapporteront la découverte d'un cinquième cadavre dans une chambre d'hôtel luxueux. On ne soufflera mot de l'étrange odeur de brûlé qui imprégnait la pièce. De nouveau, la cliente se sera inscrite sous un faux nom et se sera volatilisée après le crime.

Chaque fois, le même scénario se répète. Il lui faudra bientôt en changer. Cela devient si routinier !

La sonnerie retentit. Elle se concentre, récite une incantation à mi-voix et abandonne son corps à Vénus. La déesse se dirige vers la porte et ouvre. L'homme lui présente une rose en souriant. « Une fleur, pense-t-elle ironiquement, comme c'est touchant ! » Elle la dépose dans l'eau et invite Albéric à prendre l'apéritif sur la terrasse...

À peine une heure plus tard, l'intrigante entraîne son invité vers la chambre. Expertes, ses mains se promènent sur le corps consentant du crédule. Enivré, l'amant a vite reconnu une habileté amoureuse unique chez sa compagne. Égoïstement, il cède à la jouissance comme un enfant qui découvre sous le sapin le jouet convoité. Elle l'observe. Comme elle les hait tous ! Plus Albéric plonge dans la volupté, plus son désir de vengeance s'affine. Au faite de l'ensorcellement, l'homme crache sa semence en un jet féroce qui lui arrache un cri de fauve. Noyé, il n'est plus qu'une chiffre vaincue. Chaque fois, Silfride se repaît de ces moments triomphants où elle s'empare de leur identité, de leur âme. Un juste retour des choses.

Dernier acte. Enfin. Elle esquisse le geste de quitter le lit, mais Albéric l'arrête. Impatentée, elle le regarde se lever sans un mot, fouiller dans sa veste, y prendre un objet qu'elle ne peut reconnaître. « Bon, se dit-elle, agacée, après la rose, quoi encore ? »

Albéric revient vers elle. Gardant toujours le silence, de sa main libre, il lui caresse les seins, remonte vers le cou. Et serre. De plus en plus fort. Elle reconnaît dans le regard de l'homme la même haine viscérale qui l'anime. Une peur sauvage lui tord les

entrailles. Elle se débat. Elle suffoque, cherche l'air. Un déclic, et l'autre main de l'homme, d'un geste vif, tranche la gorge pâle. Le sang gicle, puis s'écoule tel un long serpent. La mort sculpte un masque hideux sur les traits de Silfride : yeux exorbités, visage bleui, langue pendante, elle gît.

L'assassin reprend la rose, la dépose sur le corps nu, ensanglanté.

Pour la troisième fois, le tueur à la rose a sévi.